



**THIERRY JOURDAIN**  
**MIOSSEC**  
**UNE BONNE CARCASSE**

**LE MOT ET LE RESTE**



THIERRY JOURDAIN

# MIOSSEC

UNE BONNE CARCASSE

LE MOT ET LE RESTE  
2019



*« La vie est un tapis roulant qui ne s'arrête jamais,  
la vie est un verre d'eau dans lequel on se noie, la  
vie est un mur de prison sur lequel on écrit avec ses  
ongles, la vie est une poêle dans laquelle on frit. »*

*Peau d'ours, Henri Calet*

À Monsieur Eliott

Toutes les citations de Christophe Miossec sont issues d'entretiens avec l'auteur, sauf mention contraire.

Il en est de même pour les paroles de Dominique A, rencontré en janvier 2019; d'Olivier Mellano collectées en juin 2016; de Yann Tiersen, sollicité en mars 2019. Matthieu Ballet, Jean-Louis Piérot, Baptiste W. Hamon ont également été interviewés en mai 2019; Thomas Poli en mai 2016; Albin de la Simone en décembre 2018; Mirabelle Gilis, Léandre Lyons et Johann Riche en juin 2016.

## AVANT-PROPOS



*« C'est vraiment le monde du travail qui m'a poussé vers la musique. Je n'arrêtais pas de démissionner, de partir dès que j'avais un boulot un peu longtemps. La musique, je voyais ça comme un moyen de se libérer. »*

Christophe Miossec, juin 2016

En 1994, Miossec apparaît avec la chanson « Non, non, non, non (je ne suis plus saoul) ». Il a trente ans lorsque le public le découvre :

*Mais ne raccroche pas encore, écoute-moi bien  
Moi j'voudrais qu'une fois encore  
Tu me prennes pour quelqu'un  
Et que tes yeux brillent si fort  
Comme moi quand je suis plein  
Bouffé par les remords de la Saint-Valentin*

Il ne cherche pas loin pour trouver son nom d'artiste. Il opte pour son propre patronyme, dépouillé de son prénom Christophe.

Au début, j'ai failli prendre le nom de ma mère : Kerleguer, un nom peu courant. J'ai choisi Miossec car il y en a plein dans

l'annuaire du département. Ici, c'est un nom très courant, banal. Il y a des garages Miossec, des hommes politiques qui s'appellent Miossec, un ancien député, le maire actuel de Riec-sur-Bélon...

Ce nom, breton, il en est fier, tout comme de sa Bretagne qui le vit naître à la fin de l'année 1964, à Brest. Cet environnement augure les thèmes de chansons. Il bâtit son écriture en dépeignant les petits riens d'une classe sociale prolétaire et les maux de son quotidien. Ses textes directs et sans aucun maniérisme, il les délivre autant par des chuchotements hésitants que par des cris rageurs.

Dans sa façon d'écrire et de chanter, Miossec lie colère et fragilité avec justesse. En septembre 2018, il sort son onzième album en vingt-trois ans de carrière et lui donne un nom ô combien symbolique: *Les Rescapés*. Ce titre est extrait de la première chanson qui compose le disque, « Nous sommes ».

*On n'a plus le temps de regarder comme ça le niveau de  
l'eau monter  
On n'a plus le temps car on est déjà tout éclaboussé  
On n'a plus le temps d'attendre que l'orage soit passé  
On n'a plus le temps même si sous la pluie on sait danser*

Survivant et rescapé, il l'est à bien plus d'un titre, que ce soit physiquement ou psychologiquement.

Après nous avoir dit « Regarde un peu la France », « On était tellement de gauche » et nous avoir parlé de *Boire*, de *Baiser*, de « Fidélité », de « Mélancolie », de s'être raconté



au plus bas, Miossec, depuis quelque temps, nous parle d'universalité, réfléchit sur l'humanité et la reconstruction : « On vient à peine de commencer », « Après le bonheur », « Nous sommes ».

Au travers des entretiens que nous avons eus, Christophe Miossec revient sur ses chansons, ses albums mais aussi sur son parcours et sa vie. Ce livre en est le résultat.



PARTIR ET REVENIR  
(TOUJOURS) À BREST  
1964-1993



*Est-ce que désormais tu me détestes  
D'avoir pu un jour quitter Brest?  
La rade, le port, ce qu'il en reste  
Le vent dans l'avenue Jean-Jaurès*  
« Brest », 1964, 2004

Christophe Miossec vient de Brest, une ville de marine où la plupart des habitants sont fonctionnaires et syndiqués, athées et gouailleurs.

C'est aussi une ville littéraire avec le *Querelle* de Jean Genet, le *Satori* de Jack Kerouac, Pierre Mac Orlan, Alain Robbe-Grillet, Jacques Prévert.

Située à l'extrémité ouest de la Bretagne, la ville, qui le voit naître le 24 décembre 1964, le marque profondément. Il grandit dans une Maison Castor, à la lisière du Polygone-Butte, un quartier fait de baraques en bois suite à la reconstruction de l'après-guerre.

J'ai des souvenirs, des images qui semblent tirées de *La Ruée vers l'or* de Charlie Chaplin. Le faux plafond de la classe de

l'école, où on allumait le poêle le matin, se soulevait les jours de tempête. La cour mais aussi les rues du Polygone n'étaient pas goudronnées. Sur le chemin de l'école, on passait dans le crépitement des balles du stand de tir de la marine nationale. Dans le quartier, trois enfants étaient morts dans l'explosion d'une bombe en jouant dans un blockhaus.

Vers l'âge de neuf ans, il déménage pour habiter Kerbonne, tout près de Saint-Pierre, un quartier ouvrier, davantage favorisé et fréquenté par des officiers de la marine. C'est là qu'il rejoint le club de basket de l'Étoile sportive. Il se découvre ensuite une réelle passion pour la littérature et abandonne les sports collectifs pour commencer la musique à treize ans.

Le Brestois est quelqu'un d'assez particulier. On est vraiment au bout du monde pour les Français, mais nous, nous avons pour nous l'horizon. Le Brestois n'a pas peur de l'étranger; on en trouve partout dans tous les ports du globe.

Particulièrement excentré, à la pointe du continent européen, Brest procure, à ses habitants, le sentiment de vivre dans un entre-soi et cela se répercute sur leur mode de vie. La ville est tout aussi distante de Paris que de Bruxelles. C'est, à la fois, un terminus ferroviaire, un terminus routier voire aérien, car sans liaisons internationales long-courriers. Deuxième port de France, Brest est soumis aux influences maritimes, vivant, près de la moitié de l'année, sous la pluie. De quoi vous façonner plus d'un bonhomme.

Avant même de se dire Breton, Miossec se dit Brestois.

Brest dispose d'une situation géographique et sociale particulière. C'est une ville reconstruite après la guerre. C'est une ville rasée, et c'est une enclave linguistique. On y a toujours parlé le français.

Les membres de la famille Miossec font partie du monde ouvrier. Beaucoup ont travaillé à l'arsenal de Brest, une des plus importantes bases navales de la marine nationale.

Il y avait vraiment une aristocratie de l'ouvrier brestois. Ils étaient fiers de leur condition, ils avaient même leurs propres chansons. Il existe une longue tradition de la chanson brestoise que je n'ai fait que prolonger. Je suis un maillon de la chaîne. Il existe même un livre qui raconte tout ça : *Brest en chantant* d'Olivier Polard.

Miossec décrit sa famille comme « une famille de la guerre ». Il évoque un grand-père « mort pour la France », un paysan recruté par la Royale pour finir noyé dans le torpillage de son bateau *Le Yuma* au large de l'Égypte, n'ayant jamais appris à nager. Plusieurs de ses aïeuls travaillent à l'arsenal. Pupille de la nation, sa mère arrive à Brest et est employée à la marine, commençant sa carrière par la copie de plans de bateaux de guerre. Un de ses oncles est parti, à dix-huit ans, rejoindre Charles de Gaulle à Londres, il finira sa carrière comme lieutenant-colonel après avoir fait toutes les guerres coloniales. Un autre figure parmi les responsables de la CGT, tendance dure, de l'arsenal de Brest. « Les repas de fin d'année étaient, politiquement, animés » souligne Miossec. Son père, de lignée brestoise, est caporal-chef, plongeur-sous-marin professionnel chez les pompiers et syndiqué à la CGT.

J'ai toujours été très fier du travail de mon père. Quand t'es gamin, c'est valorisant. Du coup, j'étais très sportif, basket, gardien de hand, natation, athlétisme, foot, boxe; je n'arrêtais pas. Quant au programme télé, on regardait les Dossiers de l'écran parce que c'était instructif. Les parents nous incitaient à nous cultiver, il n'y a jamais eu de problèmes pour acheter des livres.

Comme beaucoup de jeunes couples de l'époque, ses parents se rencontrent au bal puis s'installent au-dessus de Recouvrance, un quartier historique situé rive droite de la Penfeld, la rivière le long de laquelle la ville s'est construite. Le couple voyage à travers l'Europe en caravane. Les trois fils sont soutenus dans leurs choix, quels qu'ils soient. L'aîné est infirmier dans les Pyrénées; le benjamin est ingénieur en téléphonie; le cadet a beaucoup bourlingué avant de se lancer dans la chanson.

On partait l'été en caravane un peu partout en Europe, en Écosse, en Suisse, en Angleterre, en Autriche... On visitait des musées. Chaque jour, c'était un camping différent. C'était l'aventure, on bougeait tout le temps, avalant les kilomètres. Il n'y avait pas encore de camping-cars partout. J'ai l'impression de reproduire ça aujourd'hui. Mon corps aime bien être sur la route. Pendant que le van roule, je peux bouquiner sans problème. En tournée, dès le réveil, tu sais que la journée va être particulière, unique d'une certaine façon, accompagnée des gens que tu as réunis, pour former, pendant un temps, une famille où l'on vit les uns sur les autres.

\*

À Brest, on trouve également Le Vauban, qui joue un rôle essentiel pour Miossec, en accueillant ses premières performances musicales. Il s'agit d'une salle de concerts située en plein cœur de la ville. À ses débuts, l'alcool y coule à flots, la nuit entière; les débordements y sont fréquents. À la fois hôtel-restaurant et salle de spectacles, l'Espace Vauban demeure, aujourd'hui encore, un haut lieu de la culture brestoïse et, outre les concerts, l'endroit propose des expositions et des conférences. C'est ici qu'en 1994, Miossec donne son premier concert, en première partie de The Divine Comedy. La soirée est organisée par les mêmes membres qui fonderont par la suite le festival Astropolis.

Au Vauban, c'est son antre, sa tanière. C'est là qu'il présente son album *Chansons ordinaires* en septembre 2011. Pour les cinquante ans de la salle, en 2013, il se produit pour un concert exceptionnel. Depuis, chaque année, ils fêtent cet anniversaire par un festival.

Cette année ce sera le huitième anniversaire des cinquante ans du Vauban, on s'arrêtera à dix. C'était une façon de montrer à la mairie que Le Vauban, c'est historique, c'est précieux.

L'habitué des lieux compose naturellement la chanson « Samedi soir au Vauban » parue sur son album *Ici-bas, ici-même*, sorti en 2014.

\*

Christophe Miossec a un frère de six ans plus âgé qui, féru de musique rock, l'initie durant son adolescence.

J'ai des souvenirs de sauter, comme un malade, avec lui sur un lit, en écoutant la musique à fond. C'est aussi lui qui m'a sensibilisé à la littérature, à la poésie, aux films d'auteur. Ce goût de la provocation que j'ai toujours eu, je le lui dois. Je me rappelle de réunions de famille où il récitait ses poèmes érotiques. Un jour, il a ramené une guitare acoustique et l'instrument m'a paru de toute beauté. C'était magique. J'ai commencé à prendre des cours à la MJC de Kerangoff. Puis le post-punk m'a explosé en pleine figure. Tout ce côté *do it yourself*...

Il lance son premier groupe à quatorze ans, Printemps Noir, et comprend que la musique représente tout pour lui. Il se révèle sur scène, changeant alors de peau, se maquillant, se rasant la tête ou s'affublant de coiffures improbables.

Le mot d'ordre était de ne faire que des compositions. Encore aujourd'hui quand je prends une guitare, c'est pour composer, pas pour reprendre. On répétait beaucoup, on jouait en place. C'est sans doute pour ça que l'on a commencé à faire des concerts. Le batteur Jean-Luc Herry était vraiment bon, il jouera plus tard avec Dominic Sonic. Éric Cessou, au chant et à la basse, n'avait pas peur et Olivier Borel était un guitariste imaginatif, tortueux. Il avait un beau son très travaillé, délicat, noyé dans l'écho et ma guitare n'avait que trois cordes mais doublées, pour faire des bourdons. On avait les cheveux courts, ce qui était une provocation en soi dans une période baba cool.



Olivier s'habillait comme les Kraftwerk mais on le prenait pour un facho, ce qui pouvait amener des ennuis. Moi, je me teignais les cheveux sans arrêt, je me maquillais. On prenait vraiment du plaisir à être différents dans le paysage brestois. On se voulait un peu intello, à essayer de créer une musique nouvelle, à vouloir trouver des sons originaux. On s'inspirait de la new wave américaine, Pere Ubu, Talking Heads et des Anglais de Wire, des deux premiers albums de Gang Of Four. On n'aimait pas les Sex Pistols mais PiL le groupe de John Lydon.

Printemps Noir, dans lequel il officie comme guitariste depuis 1979, accède à une certaine notoriété. En 1982, le groupe joue aux Transmusicales de Rennes.

L'année d'avant, j'y étais allé en spectateur en ratant l'école. Jouer salle de la Cité c'était, pour nous, juste fabuleux. On était quand même tout jeunes. Pour nous, Rennes était vraiment le centre du rock en France à ce moment-là. Hervé Bordier et Jean-Louis Brossard des Trans étaient des défri-cheurs. Un des plus grands concerts de ma vie est celui de Marquis de Sade, avec les cuivres, à l'Auditorium à Brest devant deux cents personnes. Et puis, tous ces groupes créaient de l'émulation : ça poussait au cul, ça donnait envie de répéter intensément. On faisait partie de ce qu'on a appelé « les jeunes gens modernes », il y avait une soif de nouveauté et on n'aimait pas les hippies ni les punks. La danse, l'art, le graphisme, la photo : ça bougeait de partout.

Le groupe joue lors de la deuxième édition du festival Art Rock, en premières parties de KaS Product, d'Orchestre Rouge, et poursuit avec la tournée bretonne d'Octobre.

Printemps Noir enchaîne les dates de concerts et fédère un noyau de fans qui n'hésitent pas à les suivre. Le groupe fait quelques apparitions télévisées, notamment dans *Les Enfants du rock* en 1983.

D'un coup, tu découvres toute la faune musicale, tu rencontres les autres groupes de la scène: UV Jets, Electschlaffen. J'avais soudain l'impression que le monde s'ouvrait à nous. On sortait de notre quartier, de notre adolescence et plein de choses devenaient possibles. Vivre ces années-là, dans un groupe, ça a été fabuleux. On rigolait beaucoup. C'est pour ça que par la suite, j'ai toujours voulu créer des bandes. Le tout début des années quatre-vingt, c'était très excitant. Des disques incroyables sortaient tous les mois...

Il joue ainsi une partie de son adolescence dans cette formation, jusqu'à sa dissolution alors qu'il a dix-huit ans. Dans la tradition familiale, il continue de voyager en routard: Grèce, Turquie, Maroc, Hollande, Angleterre.

J'étais encore mineur, mes parents m'ont toujours laissé une très grande liberté. Il y avait le Magic Bus, qui reliait Paris à Istanbul qui, à cette période, était celui de *Midnight Express*. Le Rif marocain aussi était particulier. J'en ai ramené de bonnes histoires. Et puis, il y avait une île comme los en Grèce où descendaient des DJs anglais, hollandais ou belges. On dansait comme des fous sur du D.A.F., c'était la préhistoire de la techno. Au Paradiso, une ancienne église à Amsterdam, aussi j'ai vu de beaux concerts. Et puis, la découverte d'Essaouira qui était encore pleine d'artisans...